

La seule chose de permanente dans le monde et l'Église c'est....

LE CHANGEMENT

À LIRE : Emmanuel Fuchs, *Soigner les oasis*, Olivétan, 2025, 148 p.

L'Église de demain (3/5) : Quelle place pour le culte ?

Par Emmanuel Fuchs

Pour beaucoup, la participation au culte ne fait plus partie de leur identité luthéro-réformée. La célébration est pourtant un des fondements de l'Église, c'est pourquoi il convient de se reposer la question de nos liturgies, de nos messages et de la beauté de nos temples.

Le culte ne fait plus partie, pour la grande majorité de la population et surtout pour les jeunes générations, des activités ordinaires planifiées. **Seule une faible minorité** de personnes, même parmi celles qui se disent en lien avec l'Église, **considère le culte comme un rendez-vous régulier**. Nous nous retrouvons avec une communauté à deux vitesses. Il y a ceux qui se retrouvent régulièrement au culte, des participants plutôt âgés, et ceux qui se réunissent lors d'activités en semaine ou de cultes particuliers. La vitalité de la communauté ne se mesure plus exclusivement à la participation au seul culte dominical, même si celui-ci demeure le lieu par excellence où chacun peut se retrouver pour « faire communauté ».

Face à cette évolution, il est important de **provoquer le rassemblement des différentes « cellules » de la communauté**, qui ne se fait plus sur une base hebdomadaire. **Ces cultes particuliers** qui réunissent largement la communauté **sont au centre de la stratégie missionnaire**. Il faut les penser à cette fin en soignant l'accueil, la qualité de la musique, les chants. Il faut trouver un langage et une liturgie qui, tout en respectant les principes mêmes du culte, soient accessibles et compréhensibles pour des personnes moins habituées à nos célébrations. Si la forme et le langage peuvent varier, le culte doit rester un culte, articulé autour de la Parole de Dieu, de la louange et du partage du pain. C'est cela, et non une

animation, un show ou une conférence que les personnes, même distantes, attendent en venant à l'Église.

Un moment de vie communautaire

Je suis convaincu qu'un culte et une liturgie bien pensés ne sont pas du tout obsolètes. Si nos cultes doivent être plus joyeux, cela ne signifie pas qu'il faut leur enlever toute forme de profondeur ou de solennité. On peut avoir un langage simple et joyeux tout en étant recueilli et profond. Nous avons du travail, car nos cultes sont souvent un peu tristes, bavards, ennuyeux... Nous devons apprendre du catholicisme et de l'anglicanisme le goût de la liturgie, du silence et l'importance de soigner les gestes. Du monde évangélique, nous devons apprendre la joie de célébrer et le goût de la louange. Mais nous ne devons pas perdre ce qui fait notre force : une parole percutante pour aujourd'hui qui parle autant au cœur qu'au cerveau, qui touche autant nos émotions que notre intellect.

Le culte doit être un moment de vie communautaire et non l'occasion d'un one-man-show du pasteur. Il est important de penser la liturgie de manière que la communauté puisse être actrice et pas seulement auditrice, par exemple en redonnant une place à certains gestes lors de cultes « lumière » pour les endeuillés ou de cultes avec imposition des mains. Pour les habitués, suivre le déroulement du culte semble une évidence ; c'est loin d'être le cas pour des nouveaux venus. Si nous voulons éviter que nos cultes soient réservés à quelques initiés, nous devons soigner l'accessibilité de nos célébrations. Cela passe par le contenu théologique, la pertinence et la simplicité du propos, la profondeur de la liturgie, le soin et la joie de l'accueil, mais également par la qualité esthétique et musicale de nos célébrations.

Regard extérieur

Sans tomber dans l'exubérance baroque qui nous détourne de la Parole, nous devons prendre soin de nos lieux et en soigner la beauté. Au vu du défi missionnaire qui nous attend et du constat qu'une grande partie de la population a perdu l'habitude d'entrer dans nos lieux de culte, il est essentiel que ceux-ci soient

beaux et accueillants. **Dans cet esprit, il est important de demander à des personnes plus distantes de la communauté de porter un regard extérieur sur nos lieux de culte et nos célébrations.** Elles seules peuvent nous aider à déceler ce que, par habitude, nous ne repérons plus et qui peut demeurer un obstacle à la stratégie missionnaire et au renouvellement de la communauté.

Une illustration : les cultes « invitation »

Une fois par mois, nous invitons personnellement à un culte particulier les personnes moins habituées à venir au culte, mais pas sans lien avec la communauté. Ce peut être des jeunes et leurs parents, des familles, des personnes qui sont entrées récemment en contact avec l'Église... **Lors de ces cultes, pensés pour ces personnes, une attention particulière est donnée au langage, à la musique, à l'accueil avec une prise en charge des enfants, à la participation de laïcs de tous âges à la liturgie, à la dimension conviviale (apéritif, repas).**

Rien de très original. C'est pourtant essentiel pour ne pas donner à ces personnes l'impression de rejoindre un cercle fermé mais, au contraire, une communauté qui les attend et les reçoit comme elles sont, où elles en sont dans leur parcours de vie. Ces personnes ne viendront pas forcément plus fréquemment au culte, mais prendront peut-être l'habitude de mettre ces rendez-vous mensuels dans leur agenda. Et ainsi croît la communauté.

L'Église de demain (4/5) : Quels ministères ?

L'Église est encore marquée par la place et le charisme du pasteur. Qu'il le veuille ou non, ce dernier reste une référence et parfois un modèle. L'essentiel est qu'il vive l'Évangile qu'il proclame s'il veut rendre un témoignage audible et crédible.

Le pasteur-berger a reçu sa mission de conduire la communauté, de même qu'il est porté par elle

La génération des pasteurs d'après-guerre a pâti du fait qu'on attendait d'eux qu'ils assument seuls, et souvent jusqu'à l'épuisement et au détriment de leur vie de famille, l'entièreté des tâches ministérielles. Ce modèle a été remis en cause, offrant la possibilité de vivre de nouvelles formes de ministère. Cette diversité est source de richesse, mais peut également fragiliser le ministère par la fragmentation qu'elle suscite, au point de rendre le ministère moins visible, parce que trop éclaté. Il est peut-être temps de revenir à un modèle de ministère généraliste qui redonne plus de cohérence et de visibilité à la mission de l'Église.

Le « métier » de pasteur est inclassable, ce qui est sa chance ! Quelle profession peut encore se permettre d'« offrir » son temps ? C'est unique, porteur d'une dimension missionnaire, car si cela était de l'ordre de l'évidence il y a cinquante ans, c'est désormais force d'interpellation. La notion de gratuité est au cœur du ministère et s'inscrit dans la théologie de la grâce, dont le ministre doit reconnaître qu'il est le premier bénéficiaire afin d'en accepter les conséquences sur sa vie professionnelle et personnelle.

Un témoin de l'Évangile

Pendant longtemps **les pasteurs ont été formés comme des herméneutes**, c'est-à-dire des personnes qui interprètent et commentent la Parole. Cela reste essentiel.

Mais aujourd'hui, dans un environnement qui n'est plus porté par la culture chrétienne, il y a une étape préalable indispensable à l'interprétation biblique, celle de la mission. Le pasteur doit devenir un témoin de l'Évangile en paroles et en actes.

Pour ce faire, **une solide formation théologique** est essentielle pour comprendre le monde dans lequel nous vivons et faire les liens nécessaires avec l'Évangile. Mais **cette formation doit être couplée avec un savoir-être indispensable**. Certes, la figure du pasteur a évolué et perdu de son prestige. Il n'en demeure pas moins qu'il reste aux yeux du plus grand nombre une autorité morale, que cela plaise ou non aux ministres qui connaissent bien leurs limites et leurs fragilités. **Il est ainsi attendu du pasteur une grande cohérence entre ce qu'il prêche et ce qu'il vit, pour rendre son témoignage tout simplement audible et crédible.**

Berger de la communauté

Mais plus encore qu'un savoir-faire professionnel et un savoir-être, il est attendu du ministre qu'il « y croie ». Le rappeler semble un truisme. Rares sont les personnes qui deviennent croyantes après avoir lu des livres savants. Le plus souvent, c'est la rencontre d'une ou plusieurs personnes qui font rayonner quelque chose de leur foi qui donne envie de puiser à la même source. **D'où l'importance pour le pasteur qu'il entretienne pour lui-même une vie spirituelle active**. L'Église doit pouvoir compter sur des ministres qui s'engagent pleinement avec ce qu'ils sont et ce qu'ils croient ; **des ministres charismatiques, au sens qu'ils sont porteurs de charismes**. Non pas des ministres qui disent ce qu'il faut croire, mais des ministres qui par leur vie et leur foi donnent envie aux autres de croire et de découvrir la richesse de l'Évangile.

Au moment où notre société tend à toujours plus d'individualisme, l'image du pasteur comme berger est à redécouvrir. Elle souligne l'importance de la communauté, mais aussi le soin que prend **le berger** pour faire « paître » son troupeau, c'est-à-dire amener autrui vers ce qui va l'aider à vivre. **Ce rôle ne place pas le pasteur au-dessus de la communauté. Il ne s'agit pas d'un magistère, mais d'un ministère qui renvoie à la notion de service**. Il faut éviter autant la figure du pasteur-prêtre, qui se place au-dessus de la communauté, que celle du pasteur-animateur qui refuse

tout rôle particulier. Le pasteur-berger a reçu pour mission, à sa consécration, de conduire la communauté, de même qu'il est porté par elle. Cette conduite de la communauté doit s'exercer de deux manières : par l'attention portée à autrui et par la capacité à témoigner de l'Évangile par son savoir-faire et son savoir-être.